

Prix Jan Michalski de littérature 2024  
*Environnement toxique* de Kate Beaton  
Laudatio par Jonathan Coe, membre du jury  
Traduit de l'anglais par Laurent Perez

Chère Kate Beaton, cher·ères membres du jury,  
Mesdames et Messieurs,

Un grand livre, une grande œuvre littéraire, emporte le lecteur hors de lui-même. Il nous transporte dans des lieux où nous ne nous serions jamais rendu·es sinon ; dans des lieux que nous n'aurions même jamais souhaité visiter de notre propre chef. Une grande œuvre narrative peut être composée uniquement de langage ; elle peut aussi prendre une forme mêlant le langage et d'autres éléments, comme la musique ou les images. Surtout, un grand roman nous aide à naviguer dans la complexité et les contradictions de l'expérience humaine, en nous rappelant que nos existences individuelles ne sauraient être comprises isolément des grandes crises universelles de notre temps, qu'elles soient politiques ou écologiques. Le magistral roman graphique de Kate Beaton *Environnement toxique* remplit toutes ces conditions.

Les sables bitumineux de l'Alberta, l'une des trois provinces des Prairies canadiennes, sont un lieu que peu d'entre nous serons amené·es à voir de nos yeux. S'y trouvent les plus importants gisements de bitume du Canada. Le bitume brut, si j'ai bien compris, est un type de pétrole extrêmement épais et visqueux. Cette viscosité en fait la forme la plus chère à produire, mais également l'une des plus polluantes. Pour maintenir leur rentabilité, l'extraction et le traitement des sables bitumineux canadiens causent des émissions de carbone de 31% supérieures à celles du pétrole conventionnel ; la production de sables bitumineux est le principal facteur d'augmentation des émissions de gaz à effet de serre au Canada.

À quoi ressemblent ces lieux, ces installations où sont extraites et traitées d'énormes quantités de ce matériau visqueux et collant, réputé indispensable au mode de vie moderne ? Les dessins du roman de Kate Beaton nous présentent un environnement industriel gigantesque et oppressant, empli d'usines et d'entrepôts menaçants, déployé sur une échelle inhumaine, où les espaces d'habitation semblent spartiates et inhospitaliers, évoquant davantage des casernements militaires qu'un lieu de vie collectif confortable destiné à des ouvriers. À l'écart des villes voisines, les employé·es vivent les un·es sur les autres, sous un ciel éternellement gris ardoise, dans un monde épuisant, déshumanisant – et, il faut le souligner, presque exclusivement masculin.

Dans son ouvrage autobiographique, Kate Beaton raconte qu'elle est partie travailler dans les sables bitumineux de l'Alberta après ses études, afin de rembourser son prêt étudiant le plus rapidement possible. Elle y est restée deux ans, il y a presque vingt ans de cela. Un·e artiste a parfois besoin de beaucoup de temps pour digérer son expérience et la transformer en art – a fortiori pour une œuvre aussi vaste et complexe que celle-ci. *Environnement toxique* compte plus de quatre cents pages, soit plusieurs milliers d'images dessinées à la main. Ces planches vont du large dessin panoramique de paysages industriels, sur des doubles pages, à de petites cases plus intimes, jusqu'à douze

par page parfois, où l'accent est mis sur le visage des personnages et leurs propos. Ces passages plus proches de la miniature sont parmi les plus émouvants du livre, grâce à l'oreille parfaite de Kate Beaton pour les dialogues – une oreille de romancière, si je puis dire – et de son extraordinaire talent d'illustratrice qui lui permet de transmettre les émotions du personnage par la simple force de son trait.

Vous n'êtes pas propulsé-es dans son récit. Il n'y a pas d'intrigue, mais des bribes, des vignettes, de petits fragments de la vie dans les camps. Nous faisons la connaissance des quelques femmes qui y travaillent, qui cherchent une sorte de refuge dans la compagnie de leurs consœurs, mais aussi des hommes, amicaux ou agressifs, gentils ou prédateurs. Au milieu du livre, un sinistre épisode de violence sexuelle est restitué à la fois sans faux-semblants mais aussi avec tact, avec la même légèreté de trait dont témoigne Kate Beaton dans l'ensemble du récit – légèreté qui n'enlève rien à la puissance ni à la pénibilité de l'épisode. Il y a là un trauma, au cœur même des choses. Ainsi qu'un autre genre de trauma, subi non par les femmes mais par le paysage, meurtri par la conquête de cette industrie massive et souvent impitoyable. Ce n'est certes pas un hasard si la maison d'édition française du livre a choisi pour titre *Environnement toxique*.

Il y a donc trauma, oui, mais il n'écrase pas notre histoire. Comme l'écrit Kate Beaton dans son éloquente postface, elle a rencontré beaucoup de gens bien dans ces camps, hommes comme femmes, et c'est une artiste assez généreuse, et une observatrice assez fidèle de la nature humaine pour donner à comprendre une humanité dans toutes ses nuances de gris, aussi variées que celles de ses merveilleux dessins. Le roman ne dresse pas le tableau d'un monde de gentil·les et de méchant·es, mais d'un monde où des travailleur·ses ordinaires s'efforcent, pour la plupart, de gagner leur vie et de se construire une existence dans des conditions extrêmement difficiles.

Nous pourrions rappeler sur ce point un passage célèbre de l'autrice anglaise George Eliot. Autrice qui, comme certain·es d'entre vous le savent, passa une partie de sa vie non loin d'ici, dans la ville de Genève, où elle vécut quelque temps rue de la Pélisserie. Au chapitre 17 de son roman *Adam Bede*, George Eliot interrompt son récit pour nous livrer une défense passionnée de son esthétique. Pour affirmer que le rôle du·de la romancier·e ne consiste en rien d'autre que représenter la vie de tous les jours, les luttes et les triomphes de personnes ordinaires, que célébrer le quotidien.

« Il se trouve [écrit-elle] tant de ces gens communs et grossiers, dont la vie n'offre aucune infortune sentimentalement pittoresque ! Il est nécessaire que nous nous rappelions leur existence, autrement nous pourrions en venir à les laisser tout à fait en dehors de notre religion et de notre philosophie, et établir des théories si élevées qu'elles ne s'adaptent qu'à un monde exceptionnel. Que la peinture, en conséquence, nous les rappelle toujours ; ayons constamment des hommes prêts à donner, avec amour, le travail de leur vie à la représentation fidèle des choses simples. [...]

Il y a peu de prophètes dans le monde, peu de femmes d'une beauté sublime, peu de héros. Je ne puis parvenir à donner tout mon amour et tout mon respect à de telles raretés. J'ai besoin d'une partie de ces sentiments pour mes semblables de chaque jour, surtout pour le petit nombre de ceux qui forment pour moi le premier

plan de cette grande multitude, ceux dont je connais le visage, dont je serre la main. [...]

Ce sont ces gens [...] dont il faut être capable d'admirer les bons mouvements, en faveur desquels vous devez charitablement toujours espérer. [...] Aussi je me contente de raconter cette simple histoire, sans essayer de faire paraître les choses meilleures qu'elles n'étaient ; ne craignant rien, si ce n'est le faux, qui, en dépit de nos meilleurs efforts est toujours à redouter. »

Il n'y a rien de faux dans l'œuvre de Kate Beaton, dans le portrait fidèle et minutieux qu'elle dresse de choses ordinaires. Kate Beaton est une observatrice absolument exacte du monde qui l'entoure, extraordinairement douée pour déposer ce monde sur la page, en mots aussi bien qu'en dessins. Ce livre est certainement un grand roman graphique. Mais aussi un grand roman, tout court ; nous n'avons pas vraiment besoin d'un adjectif supplémentaire. Plus important encore peut-être, c'est aussi une grande œuvre d'art populaire, susceptible d'être savourée et appréciée par n'importe quel·le lecteur·rice, venu·e de n'importe quel horizon. Une œuvre qui suscite du plaisir et fait réfléchir celles et ceux qui y pénètrent, avec cette complexité, cette originalité et cette subtilité qui contribuent à définir l'œuvre d'art, tout en demeurant entièrement accessible. J'espère et je crois que les autres juré·es seront d'accord avec moi pour dire que c'est cette qualité, avant tout, qui a valu à Environnement toxique de Kate Beaton le Prix Jan Michalski de littérature.